

Les géographies et le souffle chez madeleine gagnon

Caroline Bayard

Numéro 44, hiver 1986–1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

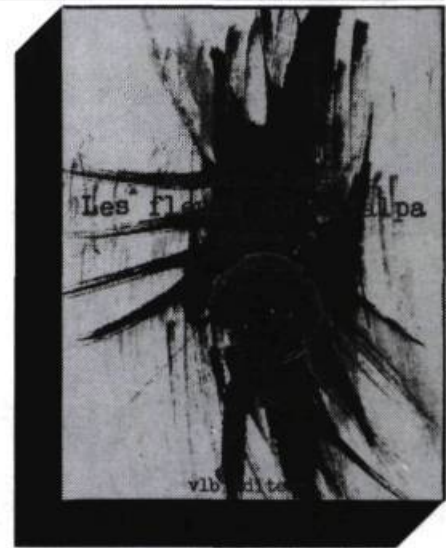
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bayard, C. (1986). Compte rendu de [Les géographies et le souffle chez madeleine gagnon]. *Lettres québécoises*, (44), 46–47.

par Caroline Bayard

LES GÉOGRAPHIES ET LE SOUFFLE CHEZ MADELEINE GAGNON



Les Fleurs du Catalpa de Madeleine Gagnon, Montréal, VLB éditeur, 1986, 130 p., 9,95\$.

L'Infante immémoriale, idem, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1986, 80 p., 8\$.

Deux livres de Madeleine Gagnon viennent de sortir dans des maisons d'édition différentes: *l'Infante immémoriale* aux Écrits des Forges et *les Fleurs du Catalpa* chez VLB. Chacun contient des écrits qui s'échelonnent sur une assez longue période, de l'automne 1981 à l'hiver 1985 pour le premier, de décembre 1982 à février 1986 pour le deuxième. Il s'agit donc dans les deux cas d'un trajet, d'un processus qui a ses étapes, ses reculs volontaires, ses distanciations et aussi ses courageuses avancées. Ne nous est pas ici retranscrite l'expérience d'une seule nuit, ressaisie dans la fébrilité de l'aube qui lui succède, mais bien plutôt un voyage dans le temps-quotidien, une succession d'expériences et de réflexions sur ces expériences encore tangibles, encore proches, mais déjà travaillées au creuset de l'écriture, méditées et filtrées par cet intervalle si particulier que le recueillement et la distanciation lui confèrent.

À plus d'un sens ces deux livres s'appellent et se rappellent en tissant entre eux une trame solide de liens sémantiques, émotifs, passionnels. L'infante revient dans *les Fleurs du Catalpa*, (voir p. 12, 38, 73, 129) et les fleurs — quoique pas nécessairement du catalpa — mais avec un certain Éden apparaissent dans *l'Infante immémoriale*, (voir p. 45, 48, 50). Ces deux volumes sont marqués par un départ, une mort, une absence brutale. Chacun est aussi une méditation sur le sens de certains mots; ceux qui me viendraient le plus spontanément à l'esprit après avoir fermé ces pages seraient: Amérique, femme, grands espaces, Éros, Histoire. J'hésite du reste à insérer ce dernier terme, peut-être moments cruciaux du processus historique, génocide, guerre seraient-ils plus appropriés. Les deux volumes sont si riches, si suscitants qu'il y a une injustice moins que poétique à vouloir en faire un bref et pragmatique condensé.

Ce qui m'a frappée et qui je crois ne manquera pas non plus de frapper des lecteurs Européens, ou n'appartenant pas, pour être plus précise, à l'Amérique du Nord¹, c'est à la fois l'appartenance spontanée, claire à un espace d'Amérique, précis, explicitement perçu, senti, décrit et le souffle qui lie le texte à d'autres espaces, à d'autres ailleurs. Souterrainement passent

là des pulsions d'un autre ancêtre de l'écriture, Alain Grandbois et le sens soutenu que l'auteur des *Îles de la Nuit* eut de l'autre, de l'altérité de compagnons chercheurs procédant d'un ailleurs lointain. À cet égard un courant semblable traverse ces pages, délire, désentrave, affranchit, communique une large respiration et un rythme dans la respiration.

Les appartenances étant énoncées:

Lors, dans cette maison d'ombre, entre la montagne et nous, les maisons, nous veillons. Certaines ronflent dans la nuit, d'autres ronronnent et d'autres jouissent, on dirait, j'entends les plaintes joyeuses des femmes. Nous ne pouvons les franchir d'un trait, la lune s'est rhabillée, de la fumée, de la fumée partout, encore l'incendie, j'aime l'odeur dans les fleurs du catalpa, sans doute une ascendance indienne.

Les Fleurs du Catalpa, p. 32.

ou

*Fille d'Amérindiens mythiques
et d'insoumis sauvages
dans l'amas de cabanes
les pères ont dispersé
les écritures profanes
Fouiller l'écrit
comme on cherche la mère
son cri rouge dans les neiges
chercher l'infante
des songes creux
J'ai recueilli
le testament sonore
des anciens
et ne me reconnais
aucun territoire
aucune patrie*

Les Fleurs du Catalpa, p. 73.

ou

Dans mon quartier de solitude entre Chabot et Papineau, je marche. J'ai l'orientale allure. Mes ancêtres aux pas feutrés sur les feuilles ou glissant sur la neige m'ont donné la démarche des plumes.

Les Fleurs du Catalpa, p. 85.

Elles ne sont, simultanément, qu'un tracé parmi d'autres, une tension vers un ailleurs, une flèche trajectoire et non un mécanisme réducteur, une entrave, un moule rigide.

Je viens d'une contrée lointaine, vaste, à perte de vue, ma contrée m'est étrangère comme elle l'est pour tous ceux et celles que j'aime, elle va beaucoup plus loin que l'Atlantique le Pacifique et l'Arctique réunis, je parle des mers, je parle de l'eau, je parle d'un homme aimé et d'une mère que j'aime et que je suis, dans cette parole de mère, les filles ne commandent pas les fils, il n'y a pas de priorité, de primauté rattachées au sexe, ...

L'Infante immémoriale, p. 68.

La très actuelle pluralité des écritures au féminin ne saurait, il me semble, faire l'économie d'une respiration comme celle-là. Non qu'il soit juste de soustraire de son importance à l'écriture-confession, à l'écriture-subversion que la dernière décennie a vu se déployer chez les femmes. La pluralité ce serait plutôt, en plus précisément, un éclatement et parfois le fusionnement de multiples différences. Et c'est à cette pluralité, cette ouverture et cette déchirure vers d'autres espaces géographiques, vers des moments de l'Histoire autres que l'immédiat, autre que notre narcissique contemporanéité, auxquelles nous convie cette écriture. Ouverture, élargissement des espaces physiques, mentaux tout autant que définitionnels; telle que paraît l'aventure amorcée dans ces deux livres. Le temps des exclusions, des réductions et des chapelles est laissé en arrière, au loin, de côté.

Récemment, j'ai lu tellement d'absurdités sur les femmes ou le féminin ou l'écriture des femmes ou l'écriture tout court, puisque l'écriture féminine serait toute l'écriture, toute écriture. Elle n'est «pas-toute» disait l'autre, c'est-à-dire Jacques Lacan. Sur cette question, je suis tout à fait d'accord avec lui. Et j'ajouterais que lui n'est pas tout-ordre, toute-loi, qu'il est amour aussi, qu'il est tendresse, qu'il est désir, et que ça n'est pas plus facile pour lui que pour elle et que c'est aussi beau, aussi vrai, aussi vivant, aussi prégnant dans la vie de travail, dans la vie de pensée...

Les Fleurs du Catalpa, p. 95.

Le questionnement, la distance par rapport à un féminisme qui se voudrait surtout séparatiste et par rapport à Lacan et à une certaine psychanalyse (voir par ex.:

...le Nom-du-Père pour moi ne fut jamais réductible à l'Ordre-de-la-Loi ou au Pouvoir seulement, ni à son grand équivalent général et à son Signifiant transcendantal nommé Phallus. Le Nom-du-Père, le père fut d'abord vécu (senté, pensé) dans l'amour. J'aime écrire simplement toutes ces choses. Il y a des temps pour l'écriture difficile et il y a des temps pour l'écriture limpide. Il y a des temps pour la mesure et il y a des temps pour la pause...)

Les Fleurs du Catalpa, p. 97.

sont importants et démarquent la recherche de Madeleine Gagnon dans un certain contexte civilisationnel, pratique et théorique. Mais simultanément ces textes ne se déroberont ni à l'altérité des hommes, ni à l'altérité de l'Histoire (surtout celle dont nombres de Nord-Américains ont la tentation de se débarrasser en arguant qu'elle n'est finalement pas la leur). Il est révélateur ici de lire les pages des *Fleurs du Catalpa* qui touchent à l'Extrême-Orient, à la judaïté, à l'Allemagne.



Photo: Kéro

Madeleine Gagnon

Ce que j'ai infiniment aimé dans ces deux livres c'est finalement leur pudeur et par là je n'entends ni bienséance, ni pruderie mais plutôt le sens de la distance par rapport au didactique, à l'énoncé de la leçon, au credo, aux dialectiques de persuasion. Madeleine Gagnon égrène quelques lignes de Rainer Maria Rilke, d'Aragon, de Marguerite Duras sans amorcer de commentaire sur ces textes. Les précèdent et leur succèdent dans une calme métonymie des lignes sur les rapports entre fils et mère, entre judaïsme et Orient, entre Amérique et Orient mythique. La pudeur c'est aussi laisser des énoncés se dégager eux-mêmes, ne pas forcer les conclusions. Je ne crois pas (quoiqu'elle en dise) qu'elle ait renoncé (elle, Madeleine Gagnon) aux grands récits² ou à la grandeur de certains récits, je dirais plutôt qu'elle les laisse entrer par les pores, les poumons et les paumes. Je crois qu'elle nous fait découvrir d'autres espaces, un peu, comme, petite fille aux Ursulines, elle aida jadis une jeune cousine en larmes à découvrir des mots dans le dictionnaire. L'Extrême-Orient pour la petite fille du rang de Saint-Alexandre n'avait ni résonance précise ni sens évocateur. En suivant les tracés offerts dans les *Fleurs du Catalpa* et *Infante immémoriale* j'ai eu l'impression d'être la petite cousine de dix ans: la pudeur de la leçon était dans sa finesse, dans sa métonymie; j'ai été prise par la main dans une économie qui ne connaissait ni blâme, ni exclusions. Les conclusions ont été miennes, la tentation de continuer mienne aussi:

Nous étions pensionnaires chez les savantes Ursulines. On entendait les rires et jacassements des autres dans la cour de récréation. Elle pleurait et parcourait dans tous les sens l'étrange objet. Il s'agissait d'une dictée sur l'Orient. Je lui demandai quels mots elle voulait chercher. Désespérée, elle me dit qu'elle avait cherché sa dictée dans le dictionnaire et qu'elle ne l'y trouvait pas...

Il était question de l'Extrême-Orient. Nous avons cherché Extrémité: limite la plus lointaine, la plus étrange. Orientation vers l'inconnu. Comme Dieu l'Être suprême, avait dit ma cousine: lointain, étrange, inconnu. Inaccessible.

Les Fleurs du Catalpa, p. 88. □

1. *L'Infante immémoriale* est une co-publication avec La Table rase maison d'édition française.
2. «Il faudra bien un jour expliquer ce renoncement aux grands récits. Quand je serai vieille. J'ai tout mon temps.» *Les Fleurs du Catalpa*, p. 107.